

Lumières
Textes et poèmes

Jasmin Farand

Camera Obscura

Le temps ouvre et ferme sur cela qu'on ne sait ni avant, ni après. La tragédie humaine se joue là, toute entière dans cet interstice de lumière, comme dans une *camera obscura* qui immobiliserait la vie entre deux apories.

Hasan Ibn al-Haytham (965-1038) cherchait à comprendre comment fonctionnent l'oeil et l'esprit quand il a décrit les mécanismes de la *camera obscura*. Aristote et des philosophes chinois en avait parlé auparavant, mais c'est grâce à lui qu'on a appris que l'humain forme sa pensée dans le renversement des choses qu'il perçoit. Et j'ai découvert, dans ces créations de l'esprit, que l'art et la poésie peuvent donner à la pensée une profondeur insoupçonnée. Que l'art et la poésie, surtout, nous permettent d'aller au-delà de la raison en composant de diverses façons avec nos perceptions. C'est probablement là le legs le plus précieux que nous ont laissé des artistes et créateurs du 20e siècle, à commencer par Kandinsky et les surréalistes, puis tous ceux et celles qui par la suite ont cherché à dépasser les cadres formels ou normatifs de leur époque pour explorer de nouvelles formes de savoir et de nouvelles approches du phénomène humain.

Dans ma *camera obscura* je vois des oeuvres de Kandinsky et de Rothko. Deux peintres dont les oeuvres m'ont beaucoup appris sur l'art. Ils ont tous deux cherché, par des voies différentes, à comprendre et à communiquer une expérience intérieure permettant de voir et sentir le monde autrement, par une sorte de retournement ou de dérèglement des sens. Des paysages abstraits chez Kandinsky et des « champs de lumière » chez Rothko. Des lieux d'être dont les contours s'estompent pour se fondre dans une expérience sensorielle, voire spirituelle de l'art, qui a changé notre façon de comprendre notre rapport au monde. La matière devient couleur et lumière.

L'art est un espace de recherche méconnu qu'on a souvent tendance à marginaliser dans nos sociétés. Comme si la recherche n'était qu'affaire de science et de technologie, de formules et de statistiques, de toutes choses quantifiables. Raison oblige. Mais dans ce monde dominé par la toute puissante Raison et par les pouvoirs qui s'arrogent son absolue souveraineté pour tout réduire aux froids calculs d'une logique fermant la pensée sur elle-même, il est peut-être bon de se rappeler qu'il y a plus à être que ce que la raison nous appelle à être, et que l'art, justement, nous apprend de ces *qualia* qui la transcendent.

L'indice de réfraction

D'un milieu à un autre, d'un temps à un autre temps. Des fois les choses semblent presque-Rien, puis on pense leur indice de réfraction. Et on connaît un peu plus de la matière et de l'esprit.

L'art et la science ont des approches différentes de l'une et de l'autre. Dans l'un et l'autre cas cependant la matière fera obstacle et l'esprit lumière. Leurs savoirs permettent de composer avec les choses suivant des angles de pensée qui en dévoileront, à divers degrés, leur opacité ou leur transparence, leur matérialité. Mais tôt ou tard, d'un silence ou du clair-obscur, on comprendra que la raison ne peut qu'effleurer les mystères de l'esprit qui anime toutes choses, leurs *qualia*. L'artiste-poète devient diamantaire, et le scientifique, capteur de rêves.

Moment donné

Les aurores ont quelque chose d'irréel en hiver. Atonal. On les dirait réglées au quart de ton. Le silence craque de toutes parts, en mille morceaux. Et des fragments invisibles s'accrochent aux airs d'un piano détraqué. Un moment donné.

Je savais presque-rien des *quarks strange*, j'avais pas idée des épiphanies. Juste que des miroirs de glace luisaient là, au commencement des choses peut-être et leur fin, dans l'inconnu. Des pierres de soleil on aurait dit. Un même, un autre, un même, un autre, leurs reflets suivent des sentiers imaginés puis disparaissent tout proche un autre jour, comme un réveil au bout de la nuit.

Pas encore et déjà. La musique d'une vie s'écrit à ce pur instant, dans l'entrevison des choses et leur devenir, au fin froid des yeux.

La diffraction

Juste après. Le temps s'est arrêté là, nulle part, nulle part ailleurs aussi peut-être, juste après un nuage. Matière et lumière. L'éclat des choses se fait parfois tout intérieur.

D'abord le bruissement des feuilles dans l'éclaircie du jour, leur ocre présence dans les plis et les replis du sol. Des ombres plus denses aussi, tentaculaires, puis le vide, un vide immense, aussi vrai qu'un quasar. Quelque part est indicible, l'amour atteint là où le coeur bat sans mot dire, puis ouvre le ciel d'en-dedans les songes. Une diffraction. Déjà on accrochait les rêves aux arbres pour dire qu'ils existent.

Dans la lumière du jour

Quelque temps déjà, à côté la ligne des heures. La fin d'un été. L'infini est proche, proche à mes pas et pourtant intangible, dans la lumière du jour. Alors on est plus seul. Au seuil instant séquence, spirale une histoire inconnue, l'amour qu'on voudrait tenir par la main.

Même...

Que penser ?

Il n'y a pas de chemin pour se perdre
Pour peu que la lumière se voile

Les feuil d'hiver

Il y a des poèmes qu'on écrit sur des feuil d'hiver, comme au cinéma. La lumière apparaît lentement sur les choses et tout autour, jusque dans les maisons. Puis au milieu des heures se dessinent les passages du visible à l'invisible.

C'est dans ce presque temps, ce temps presque, infiniment possible et toujours en mouvement qu'on imagine parfois l'hiver. Ingmar Bergman a fait de très beaux films comme ça, des dialogues d'ombre et de lumière et des clairs-obscurs dramatiques où les images parlent d'elles-mêmes.

Le langage de l'esprit n'est pas quelque chose que l'on peut définir clairement. C'est le rendez-vous subtil du sublime et du silence dans l'entrevision des choses. Un peu comme fonctionnent les *Flaques de verre* de Pierre Reverdy, « à mi-chemin de l'être et du paraître ».

Un après-midi, tout calme, les imaginations coulaient comme du nâtre sur des pages d'hiver. C'était juste après l'heure du thé.

Passage

Un soir de printemps, l'heure translucide. Les gens apparaissent et disparaissent dans leurs ombres. On ne sait plus les visages, ni le ciel. Que quelques traits de lumière dans les mouvances. Encore un moment, et tout basculera de l'autre côté. Il n'y aura plus qu'un Même et le silence.

C'est dans ce mouvement d'ombre, quand les choses se métamorphosent, qu'on découvre parfois d'outre-lieux qu'on pourrait dire surréels. Pierre Reverdy les imaginait comme des carrefours de pensées qui permettent de passer du monde physique à un monde poétique.

Paul Ricoeur a déjà dit de la poétique qu'elle était un espace d'expérience où se constitue un horizon d'attente. Mais je crois qu'elle est un peu plus que cela, et qu'il existe une poétique qui va au-delà de toute herméneutique.

Topologies

Des lieux existent on croirait outre temps, autre part. Une part inconnue de nous disait René Char - un temps perdu de vue « qui tient éveillés le courage et le silence ». Des lieux qui défient l'ordre même des choses et leurs mathématiques.

Un rayon de soleil après la pluie, les heures aussi les pensées disparaissent, comme par enchantement. Je suis resté en travers la lumière l'espace d'un été peut-être, on sait pas compter jusque là. On saura jamais d'ailleurs, c'est le secret des muses. Des territoires co-naissent inconnus de nous, inachevés de l'instant même qu'ils sont. Une oeuvre silencieuse les traverse, spirale, serpente dans la pensée jusqu'à la moindre émotion, jusqu'au moindre sentiment, presque-rien on dirait. Un moment de grâce.

La topologie n'a rien à voir avec les mathématiques.
C'est l'art de perdre le temps de vue pour être au monde,
qu'importe où.

Un rayon de soleil après la pluie, il n'en fallait pas plus pour inverser l'ordre des choses, me retrouver quelque part ailleurs, indicible et pourtant là, à portée de silence. Le monde est qui n'existe plus, qui n'existe pas mais qui naît du mouvement même des choses et de la lumière. Un ravissement. Je pensais pas qu'on pouvait être si proche du sentiment même d'exister.

Autre...

des liens ineffables unissent,
osmose, quadrangle
des fragments d'opales sur du papier

L'espace d'un nuage

La pensée semble des fois mener nulle part puis, l'espace d'un nuage, la lumière donne autre présence aux êtres et aux choses, elle les entoure dans leur silence et nous les dévoile comme la mère et l'enfant de Giorgione dans *La tempête*. Il n'y a pas en nous assez de lumière pour éclairer à la fois, et d'une égale clarté, tous les objets de la connaissance disait Jankélévitch, et je crois que ce tableau nous parle de cette lumière de façon extraordinaire.

Redisons-le, l'intelligence du coeur est celle du clair-obscur et des nuances, même des esprits qui ont poussé à son plus haut niveau la pensée mathématique nous le diront, qu'on pense ici à Albrecht Dürer par exemple. La plus parfaite géométrie ne peut contenir la poésie. Elle ne saurait en être, tout au plus, qu'un instrument, qu'un angle d'approche du phénomène humain. C'est que la poétique relève d'un autre enseignement je pense, qui est de l'ordre de la psyché, de la réflexion retournant les choses de l'intérieur et du geste gracieux, livré à lui-même et donné à l'autre. Elle rend présent cette chose, indéfinissable par définition, par l'autre et dans tous les langages possibles. Le visible invisible.